

# BEHJA TRAVERSAC, PRÉSIDENTE DES ÉDITIONS CHÈVRE FEUILLE ÉTOILÉE : «Le lien entre toutes ces mères, c'est d'abord l'écriture des fils»

**Le Soir d'Algérie : Comment vous est venue l'idée de ce livre ?**

**Behja Traversac :** Dans la somme qu'il a consacrée à la Méditerranée, Fernand Braudel disait qu'il voulait «recréer la vaste présence» de cette mer. C'est cette idée de re-création, l'idée de la présence, en l'occurrence de la présence des histoires indicibles, des histoires des gens et des sociétés que nous voulions voir écrire au travers de cette relation exceptionnelle entre un fils et sa mère.

Observer ces histoires, non plus au travers d'études scientifiques, non plus au travers de la fiction, mais par le récit de la vie réelle, de l'intime de cette vie et ce qu'il en révèle de général, de collectif, de «pédagogique». Observer par une adresse à ce que l'on a aimé, à ce que l'on aime.

Ce passage par l'intime nous paraît être un franchissement des frontières habituelles. Ce sont des histoires abritées dans la maison, fi dâr, protégées entre ses murs, des histoires que nous espérions subjectives, heureusement subjectives.

Cette part de notre humanité entre haltes et détours, entre doutes et certitudes, entre public et privé, entre soi et les autres, nous paraissait pouvoir s'incarner au travers de la relation entre un fils et sa mère.

Une part d'Histoire, observée par le regard d'hommes du Maghreb sur leur mère. Leïla Sebbar et moi-même avions envie, ou plutôt étions convaincues, que c'était une des manières les plus authentiques de lever le voile sur ce que furent les rapports complexes qu'entretenaient les familles, les communautés, les cultures, les religions... entre elles et avec l'espace et le temps dans lesquels elles vivaient. C'était, pour nous, une façon de relater «le monde», le monde vaste. Un dévoilement qui recélait une grande richesse humaine.

Nous avons déjà initié cela en 2007, au travers de la relation entre filles et pères dans le livre intitulé *Mon père*. Ces deux livres ont eu le même objectif, la même structure et sont empreints de la même émotion. Tristesse, nostalgie des territoires d'enfance, regrets, culpabilité, admiration... sans doute ! Mais toujours, toujours passion. On ne peut pas lire ces deux livres sans un sentiment de profonde interrogation sur son être, sur l'être de l'autre, sur ce qui nous a échappé ou que l'on a oublié, sur ce à quoi nous n'avons peut-être jamais pensé, ou voulu penser...

Je voudrais ajouter que chaque texte s'ouvre sur une photo de la mère. Nous avons voulu cette alliance du texte littéraire et de l'image. Pour renforcer la présence, lui donner le regard... même altéré par le temps ou la qualité de l'image. Mais il est là, incisif ou tendre...

**Sur quels critères ont été choisis les auteurs ?**

Tout d'abord, ils devaient s'inscrire dans la pluralité de l'histoire sociale du Maghreb. Il nous importait donc d'envisager, sans préjugé aucun, leur appartenance aux différentes cultures qui ont façonné le Maghreb, tout au moins les cultures qui y sont encore vivantes de nos jours. C'est dans cet ancrage multiple de la figure de la mère que ce livre vient consigner la mémoire collective.

Et cela était capital pour notre projet car une société n'est compréhensible que si elle s'observe sous toutes ses facettes : ethnique, culturelle, sociale, religieuse... Chacune d'elles raconte une part d'histoire et

chaque part est inexplicable sans toutes les autres parts.

Ensuite, puisque nous considérons que c'était un livre littéraire, nous avons choisi des hommes de lettres. Écrivains, poètes, philosophes, historiens, journalistes... Cela n'a pas toujours été simple, certains ont dit oui, puis ont reculé devant ce que cela impliquait de personnel, peut-être de douloureux... Si le Maroc est peu représenté, ce n'est absolument pas délibéré, c'est que nous n'avons pas pu convaincre ou plutôt nous avons respecté la décision des auteurs contactés. Il faut dire aussi que nous connaissons plus d'auteurs algériens. Il y a toujours une part d'ailéas dans ce genre d'entreprise, vous savez.

**Qu'ont-ils en commun ?**

Comme je viens de le dire, d'abord l'écriture. Ensuite, leur lien, soit parental, soit personnel, soit les deux bien sûr, avec le Maghreb. Lien de naissance, lien de longue résidence : une histoire qui se rattache au Maghreb, la sienne propre ou celle de ses parents. Ils ont aussi en commun l'envie, le désir du livre de la mère. Désir du retour, ce nostos, par lequel elle revient des lieux du passé pour sceller l'amour du fils ou son adieu au fils.

Tout est dit dans ces quinze mille signes de chacun. Tous ont dit que ces pages-là étaient un sol et une époque, un être et un instant de vie, en attente depuis longtemps et qui, enfin, trouvaient à s'exprimer ou à se ré-exprimer. Ils vivent désormais dans ce livre. Communément rassemblés par les mots, par la beauté du langage littéraire, ils naviguent entre deux mondes : celui de la mère, disparu, et celui du fils, si différent. Des mondes qui sont venus s'échouer ainsi dans ce livre, en livrant leurs secrets, leurs splendeurs et leurs misères.

Ce qui différencie les auteurs est monumental et infime. Le monumental tient au destin singulier de chaque mère et de chaque fils. Le point d'ancrage, l'arrêt sur image que chacun a fixé dans son imaginaire ne ressemble pour chacun à aucun autre ; quelle que soit la «similitude» des sentiments filiaux, chacun les a vécus du dedans de lui-même, un pont entre la mère et l'enfant, inaccessible aux autres, un chemin entre soi et soi. Mais cette différence est, dans un certain sens, infime : même si tout les distingue, forcément, rien ne ressemble plus à une mère qu'une autre mère et un fils à un autre fils.

Dans la plénitude ou le conflit, dans l'amour ou dans la haine, dans la gratitude ou le reproche, dans la honte ou la fierté, il est rare que cette relation soit gelée dans une pause, il est rare qu'elle se vive dans l'indifférence. La ferveur est toujours au coin de la rue. Le verbe des fils, magistral, montre exemplairement cette double facette du rapport à la mère, faite de dissemblance et d'analogie.

**Y'a-t-il une spécificité de la mère «maghrébine» ou de la mère maghrébine vue par son fils ?**

Vaste et double question ! Sincèrement, je ne sais pas si l'on peut catégoriser les mères en tant que mères. Mais il est certain que les rapports de chaque mère à son fils ne sont ce qu'ils sont que par le contexte socio-historique dans lequel l'une et l'autre vivent ou ont vécu. Là se manifestent les différenciations régionales. Une épouse, qui, dans sa société, n'existe en tant que telle que



Photo : DR

lorsqu'elle a enfanté d'un fils n'a sans doute pas la même relation à sa progéniture qu'une autre où ce facteur ne joue pas ou joue peu. En mettant au monde un fils, elle n'est pas seulement reconnue en tant que «vraie» femme et mère, mais elle acquiert un pouvoir symbolique (et concret) qui la propulse d'un rôle mineur de simple épouse à l'avenir marital incertain, à une place «fortifiée», plus assurée pour elle et pour son «clan». Dans les sociétés où la survvalorisation d'un enfant de sexe masculin est omniprésente, on constate un attachement extrêmement fort entre la mère et le fils.

Cela transparaît dans beaucoup des textes de ce livre. «Chez nous, une mère devient ce qu'elle engendre. Dans un subtil mélange de peaux, elle se fond dans le corps auquel elle donne vie et lui trace une silhouette idéale...», dit Magyd Cherfi.

Quant au fils, je rejoindrai volontiers cette phrase de Sophie Bessis qui a préfacé le livre : «Pauvres épouses, pauvres amantes qui passent, alors que l'autre demeure comme un fragment d'éternité.» Si *Le Livre de ma mère* d'Albert Cohen reste un hymne inégalé à la mère, les textes dédiés ici aux mères des auteurs sont également écrits de la main qui prolonge leur corps fébrile, leur cœur qui bat, leur émotivité et notre trouble devant l'insondable sentiment qui les lie à ces femmes qui les ont faits chair et sang. Ali Bécheur clôt ainsi son remarquable texte : «... un monde où je ne sais plus où aller maïma. Où vivre, et comment. Mais ce que je sais, et ça je le sais d'un savoir de chair, c'est d'où je viens. De toi.»

**En quoi pareil ouvrage a-t-il une dimension sociologique et même historique ?**

Si l'on se remémore notre objectif de départ, si l'on lit non seulement avec l'œil du littéraire, mais aussi avec l'œil du sociologue et/ou de l'historien, la référence à l'histoire et à la sociologie est évidente. Ces textes sont «situés». Ils comportent implicitement ou explicitement des dates, des lieux, des toponymies même ; ils évoquent le rapport de voisinage, l'école, les rituels, la cuisine, le politique, etc.

Songeons à la place depuis laquelle parlent les fils, alors que la mère a vécu dans les années quarante ou cinquante, en Algérie, en Tunisie, au Maroc. Les photos, côte à côte, sont à elles seules une étude sociologique à faire. Autour de la mère, en elle, pour elle, avec elle, cir-

cule une pensée foisonnante sur les mœurs du temps.

Le temps de l'Histoire et des territoires de ces femmes et de leurs hommes. Le temps de leurs confrontations et de leurs ententes. Le temps des guerres et des instants de plénitude. Subtile est ici la relation de l'Histoire. Jamais catégorique, elle tire sa force et sa justesse du désir impérieux d'être au plus près du «vrai». Texte après texte, les auteurs ont habillé l'histoire de leur mère des bouleversements de leur époque. «La mort, les massacres, la haine. Les corps saccagés. Tout fut corrompu. Il fallut partir...», raconte Jean-Jacques Gonzales. Et cette phrase de Georges Morin dont la mère, infirmière, sauva la vie d'un jeune combattant de l'Indépendance : «C'était effectivement au cœur de la vieille ville qu'on l'avait emmenée, avec un tel luxe de précautions qu'elle avait compris, avant même d'arriver, qu'il s'agissait d'un maquisard !»

La sociologie est, d'une certaine manière, enchaînée à l'Histoire. On relève des références permanentes à la manière dont vivaient et cohabitaient les individus et les communautés. Si Benamar Médiène évoque le rite de la circoncision : «C'est ma mère qui me baptisa et je reçus de mon grand-père maternel le prénom. Il m'a couvert de son burnous et a récité la sourate initiatique. Le rite de la circoncision m'a fait masculin.» Roger Dadoun, lui, se souvient du deux-pièces autour de la misérable cour collective où sa mère fêtait le shabbat : «Son royaume était de ce monde, de ce bas-monde, de ce très bas-monde... traversé de misères et de frustrations, de cris, d'injures et d'une si opaque laideur, que nous, père, mère et six enfants... nous ne pouvions en rien y remédier, et encore moins y échapper.» La sociologie est là, à portée de lecture.

**En quoi les textes se complètent-ils ?**

Je ne sais pas s'ils se complètent, mais ils circulent, se croisent, s'interpellent, se hèlent comme de vieilles connaissances perdues de vue mais jamais perdues de souvenir. C'est en cela peut-être qu'ils constituent un puzzle où les parties s'agencent de telle sorte qu'elles permettent la jonction entre les différents récits.

Symboliquement et historiquement, ils témoignent de passages, de percées, de passerelles par lesquels s'engouffrent les faits, les rituels, les manières d'être, de raisonner, qui ont construit les proximités, volontaires ou non. Il y a ceux qui sont nés là-bas et qui gardent la déchirure de l'enfance disparue comme on garderait un trophée.

Peut-être parce qu'elle a disparu quelque part ailleurs que là où ils vivent aujourd'hui. Il y a ceux nés là-bas, mais partis à l'âge adulte. Il y a ceux nés là-bas et restés là-bas. Il y a ceux nés en France ou arrivés dans la petite enfance... Ils sont d'origine musulmane, chrétienne, juive, laïque...

Un panorama riche de sa diversité, de sa connivence, de la rumeur de sociétés emportées par les vents de l'Histoire. Porteur d'une mémoire commune, ce livre recèle plus qu'une complémentarité, une densité, une

présence quasi sacrée de ces mères, icônes silencieuses, dont les mots, les larmes, les rires bruisent ou éclatent au travers de la parole des fils. Des fils arrimés à l'universelle quête de la mère... incomparable.

Dans cette aventure intérieure, ce face-à-face finalement avec eux-mêmes, les auteurs de ces textes tiennent pathétiquement le fil de l'origine charnelle, comme pour le prendre à témoin, lui faire dire ce qui en eux ne sera jamais dit.

**Comment l'ouvrage est-il reçu à travers les premières réactions ?**

Plutôt très bien. Les auteurs le trouvent beau et émouvant. Les libraires l'ont beaucoup commandé. Il est trop tôt pour connaître vraiment son accueil par le public. Nous avons déjà en programmation plusieurs cafés littéraires : à Paris, à Lyon, à Montpellier, à Tours, au Salon de Provence... et d'autres à venir.

**Comment avez-vous travaillé avec Leïla Sebbar pour réunir un spectre aussi varié d'auteurs ?**

Nous nous sommes d'abord mises d'accord sur l'objectif que nous souhaitions assigner à ce livre, à sa conception générale, à son volume. Ensuite, Leïla, qui connaît tout le monde à Paris, a commencé à prendre les contacts. Je l'ai relayée et j'ai aussi pris quelques contacts moi-même. Nous avions fixé la barre à une trentaine d'auteurs issus du Maroc, d'Algérie, de Tunisie.

A partir du moment où nous avons décidé du profil des auteurs, de leur nombre, c'était ensuite un travail de persuasion qui, je dois le reconnaître, n'a été un peu compliqué que pour deux ou trois auteurs et, plus d'ailleurs sur les délais de remises des textes que sur le principe lui-même. Nous avons travaillé toutes les deux en parfaite coordination et en parfaite entente. Nous avons toutes les deux les mêmes exigences de travail et de ponctualité. Nous tissons toujours des liens très cordiaux et même amicaux avec la plupart des auteurs.

**Un mot sur la maison d'édition Chèvre feuille étoilée...**

La maison d'édition est née le 18 janvier 2000 à Montpellier. Nous sommes trois à la porter quotidiennement : Edith Hadri, Marie-Noël Arras et moi-même. Maïssa Bey, qui est aussi présidente de l'association Paroles et Ecriture à Sidi-Bel-Abbès, que nous avons créée simultanément aux éditions, nous apporte son précieux concours en dirigeant une de nos collections, «Les chants de Nidaba». Nous avons trois collections essentielles : une collection romanesque «Les chants de Nidaba» ; une collection essais «D'un espace, l'autre» et une collection beaux livres «L'écharpe d'iris». Nous publions également une revue semestrielle, *Etoiles d'encre* destinée à l'écriture des femmes en Méditerranée.

Nos livres et la revue sont présents dans les librairies d'Alger. Nous sommes présentes tous les ans au Salon international du livre d'Alger (Sila).

**Propos recueillis par Bachir Agour**

## Bio Behja Traversac

Behja Traversac est née à Maghnia, en Algérie. Elle vivait à Alger où elle a travaillé en tant que sociologue jusqu'en 1991. Elle dirige actuellement les Editions Chèvre feuille étoilée à Montpellier et est co-rédactrice en chef de la revue *Etoiles d'Encre*. Elle dirige la collection D'un espace, l'autre.